

général mexicain Liceaga, qui occupait Apan, et celui du général de la Canorgue⁽¹⁾, qui était à Tlaxcala. Le général Liceaga s'avança aussitôt sur Zacatlan ; mais l'ennemi ayant intercepté ses dépêches, le colonel Aymard ne put en être prévenu ; le temps était affreux, les pluies défonçaient les routes, il renonça à l'opération et revint à Tulancingo, ramenant son artillerie avec la plus grande peine (6 septembre). Le général Liceaga rentra également à Apan.

De son côté, le général de la Canorgue n'avait pu se mettre en mouvement que le 8 septembre. Il se porta cependant à Zacatlan (21 septembre) et y resta en attendant que les circonstances permissent de reprendre l'expédition.

Pour aider au mouvement sur Necaxa, le général Brincourt, commandant supérieur de Puebla, avait envoyé une colonne de sept compagnies du 2^e zouaves (commandant Lalanne) sur Zacapoaxtla, une des positions fortifiées de la Huasteca au nord de San Juan de los Llanos. Zacapoaxtla fut enlevé le 12 septembre après un brillant combat. Un officier et un zouave furent tués, neuf hommes blessés. On prit un drapeau et deux canons.

Negrete, que tous ces mouvements inquiétaient, se décida à quitter Necaxa et, quelque temps après, rejoignit Juarez à San Luis Potosi. On put confiner dans les montagnes les bandes de cette contrée, et la route entre Puebla et Orizaba fut ainsi très-efficacement protégée du côté du nord.

Du côté du sud, les populations s'étaient montrées franchement disposées à maintenir l'ordre et avaient organisé

(1) Le colonel de la Canorgue, du 81^e de ligne, venait d'être promu général.

des gardes civiles. Un parti libéral de l'État d'Oajaca, fort d'environ neuf cents hommes, ayant tenté de pénétrer dans l'État de Puebla, trente-cinq braves Indiens du petit village de Tepeji de la Seda, qui commande la route, avaient résolument essayé de lui barrer le passage ; ils se défendirent jusqu'à l'épuisement complet de leurs munitions, donnant ainsi un noble exemple à suivre aux populations d'habitude trop craintives, dont les bonnes dispositions étaient souvent paralysées par une poignée de bandits.

Une colonne française, envoyée au secours de Tepeji, poursuivit l'ennemi sans pouvoir l'atteindre, jusqu'à Huajuapán à cinquante lieues au sud de Puebla, et châtia sévèrement les villages, dont les habitants étaient hostiles. Elle parcourut le pays pendant plusieurs jours, visita Piaxtla, Chinantla, Tehuicingo, fit raser Tasantlan, brûler le rancho San Vicente, propriété d'un des chefs ennemis, punit encore le village de San Pedro Acoyuca et rentra à Puebla, le 30 septembre, après avoir laissé sur son passage des traces de dévastation, plus propres sans doute à terrifier les populations mal intentionnées qu'à les rallier à l'intervention.

Dans les terres chaudes, le colonel Dupin, à la tête de la contre-guérilla, avait adopté le même système de guerre. Les adversaires qu'il avait à combattre étaient, il est vrai, indignes de toute pitié. Leurs excès, leurs cruautés devaient à juste titre les faire considérer comme des bandits avec lesquels il était impossible d'admettre aucune composition ; il arriva malheureusement que des gens inoffensifs eurent à souffrir des mesures sévères dirigées contre les guérilleros. Pour rendre impossibles des coups de main sur les convois, le colonel Dupin fit brûler, à plusieurs lieues de

1863.

distance, toutes les cases isolées, les ranchos ou les pueblos, qui pouvaient offrir à l'ennemi des abris pendant la saison des pluies.

Quelques expéditions furent aussi envoyées au nord de Cordova, où étaient les centres de rassemblement des guérillas de Jalapa; mais l'ennemi, toujours prévenu à temps, se retirait dans les montagnes voisines, emmenant avec lui tous les habitants. Une garnison fut laissée à Coscoma-tepec; toutefois les tentatives de pacification faites dans ces contrées demeurèrent alors sans résultat. Il en fut de même en général dans toutes les terres chaudes et sur la côte du golfe, pays sans industrie, sans agriculture et dont la population clair-semée était habituée depuis longtemps à se passer d'ordre et de tranquillité. Des détachements de la contre-guérilla, ou des colonnes françaises visitèrent plusieurs fois la vallée du Rio-Blanco, Tlaliscoyan, Cotastla, etc., sans pouvoir y ramener le calme. Les troupes réparties entre Mexico et Puebla, Puebla et Orizaba, Orizaba et Vera-Cruz étaient en outre continuellement en mouvement pour chercher à atteindre un ennemi presque toujours insaisissable.

Opérations
sur les côtes.

Sur les côtes, l'intervention française n'avait recueilli d'autre adhésion que celle des habitants de l'île de Carmen. Intéressés à faire protéger le commerce de bois de la Laguna, ils avaient accepté le plan politique du général Almonte. Au mois de mai 1862, la canonnière *La Grenade*, envoyée dans ces parages, captura une goëlette de guerre mexicaine venue de Campêche dans le but de réprimer le pronunciamiento de Carmen et força deux autres bâtiments à se jeter à la côte ⁽¹⁾.

(1) Rapport du commandant de *la Grenade*, 26 avril.

1863.

Peu après (17 mai 1862), la canonnière *l'Eclair* alla sommer le gouverneur de Campêche de s'abstenir de tout acte d'hostilité contre l'île de Carmen; mais cette démarche n'aboutit qu'à un échange de coups de canon, inoffensifs il est vrai, entre elle et les batteries de terre.

Les bâtiments de flottille français avaient une surveillance très-difficile à exercer sur toute cette côte où leurs équipages étaient fort éprouvés par les maladies; malgré leur faible tirant d'eau, ils étaient obligés de se tenir encore à près de quatre milles du rivage et les embarcations ennemies pouvaient, presque toujours, passer impunément entre eux et la terre; quelques petits bâtiments furent cependant capturés par *le Marceau* et par *l'Eclair*, on s'en servit pour aider au service des croiseurs. Le gouvernement français, par égard pour les intérêts des neutres, n'ayant pas déclaré le blocus complet des ports mexicains, les navires de guerre étaient réduits à voir, à portée de leurs canons, les douanes mexicaines percevoir des sommes assez considérables, qui étaient aussitôt appliquées à l'entretien des guérillas. La présence d'une canonnière dans les eaux de Carmen avait été, pendant un certain temps, utile au commerce de cette île, mais l'ennemi, maître du cours supérieur des rivières, intercepta bientôt la descente des bois. Les embarcations françaises remontèrent le cours du grand fleuve Usumacinta, d'abord jusqu'à Palizada à dix-huit lieues de l'embouchure, puis jusqu'à Jonuta à huit lieues plus loin, elles en chassèrent les postes de guérilleros et dégagèrent momentanément la navigation.

Le général en chef, dont tous les efforts étaient alors concentrés vers Puebla, voulait éviter une dissémination de forces préjudiciable à l'ensemble de l'entreprise et

1863

s'opposait à ce que ces opérations prissent trop de développement ; après être entré à Mexico, il reporta son attention sur les côtes du golfe et se proposa d'enlever à l'ennemi les ressources considérables qu'il tirait de la mer. Dans ce but, il décida que des garnisons iraient s'établir à Minatitlan et à Tampico. Le consul de France de Vera-Cruz avait beaucoup insisté pour faire décider l'expédition de Minatitlan ; ce port est situé sur le Rio Goatzacoalco à huit lieues de la mer, dans une position avantageuse ; il devait être la tête du canal et de la ligne ferrée que les Américains avaient projeté d'établir à travers l'Isthme de Tehuantepec. Le revenu de sa douane du 10 février au 1^{er} mai avait été de 26,000 piastres, ce qui donne la mesure de son importance. Le contre-amiral Bosse qui, depuis le mois d'avril 1863, avait succédé au vice-amiral Jurien dans le commandement de l'escadre, ne voulait pas assumer la responsabilité d'une occupation permanente des villes du littoral ; il était contraire à ce projet, mais M. de Stœcklin, l'ancien commandant de la contre-guerrilla des terres chaudes, se faisait fort, disait-il, de tenir dans ce poste avec cent vingt aventuriers qu'il avait recrutés et armés tant bien que mal ; l'expédition fut définitivement résolue. L'amiral fit armer un petit bâtiment mexicain récemment capturé, le *Pizarro*, afin de le laisser devant Minatitlan pour soutenir le détachement qu'on y établirait.

La troupe de M. Stœcklin fut débarquée sans résistance le 17 juillet ; un grave accident signala cependant cette expédition ; pendant la nuit, la frégate le *Montezuma*, par maladresse ou par trahison du pilote, s'échoua sur un banc de sable. Il fut impossible de la remettre à flot.

M. de Stœcklin obtint d'abord d'assez bons résultats ; plusieurs localités voisines se soumirent, mais, le 17 août,

1863.

s'étant imprudemment porté avec vingt-cinq hommes contre un rassemblement ennemi qui se formait à Jaltipan, il fut entouré par des forces très-supérieures et succomba sous le nombre de ses adversaires. Le capitaine Dubosc du régiment étranger le remplaça. Grâce au concours du *Pizarro* et d'une canonnière restée devant Minatitlan, il put se maintenir dans le fort ; cependant, le 14 octobre, ayant tenté une sortie, il fut vivement ramené par l'ennemi qui lui tua quarante hommes, en blessa quatorze et lui enleva un canon. Il fallut envoyer de Vera-Cruz d'importants renforts et se résigner à garder une attitude toute défensive. Du reste, le commerce était complètement interrompu, le blocus de l'embouchure du Rio Goatzacoalco eut donc été de beaucoup préférable à cette stérile et dangereuse occupation.

Il en fut de même à San Juan Bautista, capitale de l'État de Tabasco, que le général mexicain Marin, gouverneur de Carmen, avait occupé le 18 juin ; la garnison s'était bientôt vue hors d'état de se suffire à elle-même et l'amiral avait encore été obligé d'envoyer une canonnière stationner devant la ville.

L'expédition de Tampico devait se faire aussitôt après celle de Minatitlan, mais la perte du *Montezuma* en retarda les préparatifs. Le général en chef avait destiné à cette opération 900 hommes d'infanterie de marine sous les ordres du colonel Hennique et un corps mexicain auxiliaire de deux compagnies et d'un escadron composés en grande partie d'habitants de Tampico réfugiés à Vera-Cruz. La marine fournit en outre un détachement de quatorze canonniers pour le service de deux pièces de 4 et de deux pièces de 12. L'effectif total de ces troupes s'élevait à 1280 hommes et 172 chevaux. Elles s'embarquèrent le 6 août.

1863.

L'amiral Bosse dirigea lui-même l'escadre. Le 8 août, il se présenta à l'embouchure du Rio Panuco, fit embosser trois de ses bâtiments à quinze cents mètres de la côte et réduisit au silence l'artillerie d'un fortin qui défendait l'entrée du fleuve. Le débarquement s'opéra le lendemain; les embarcations, remorquées par trois chaloupes à vapeur, franchirent heureusement la barre et sept cents hommes furent mis à terre sans résistance. Peu après, une des chaloupes à vapeur, *La Jeanne d'Arc*, sombra sur la barre; son équipage fut sauvé.

Le 11 août, le colonel Hennique entra à Tampico. L'ennemi ne songea pas à défendre la ville, mais comme l'année précédente, il la bloqua étroitement du côté de la terre et la priva de toute communication avec l'intérieur du pays, tandis que le vomito se déclarant avec une extrême violence décimait chaque jour sa garnison.

Enfin, le 6 septembre, le gouvernement français se décida à déclarer le blocus effectif des côtes du golfe, depuis un point situé à dix lieues au sud de l'embouchure du Rio Bravo jusqu'à et y compris Campêche ⁽¹⁾. Cette mesure était réclamée depuis longtemps par les commandants des bâtiments dont les croisières ne pouvaient avoir aucun résultat sérieux.

Situation
politique du pays.

A la fin de l'été de 1863, l'armée française se trouvait donc maîtresse de Puebla et de Mexico; son influence se faisait sentir dans un rayon d'une vingtaine de lieues autour de ces villes; ses détachements occupaient la ligne de Mexico à Vera-Cruz. Le pavillon français se montrait sur toutes les côtes du golfe, et l'escadre du Pacifique l'avait

(1) L'amiral Bosse au ministre de la marine, 30 août.

1863.

également fait voir sur plusieurs points des côtes du grand Océan, mais aucun mouvement sérieux ne s'était produit en faveur de l'intervention.

Dans les diverses localités visitées par nos troupes, les populations paraissaient, il est vrai, plutôt sympathiques qu'hostiles, elles s'étaient assez volontiers associées à la fête nationale du 15 août; d'autre part, elles avaient paru flattées de voir l'armée française célébrer avec elles les fêtes commémoratives de l'indépendance mexicaine des 16 et 20 septembre et donner ainsi un témoignage de son respect pour la nationalité mexicaine. Il arrivait souvent que des villages ou des petites villes, pressurées par des bandes de guérilleros, sollicitaient la protection d'une garnison française pour échapper à leurs violences, mais là se bornaient toutes les manifestations interventionnistes; Juarez était toujours le chef reconnu et obéi de la presque totalité du pays. Le gouvernement de la Régence était impuissant à se constituer et à se suffire; pour lui permettre de fonctionner, il avait fallu que le général en chef autorisât des émissions de bons du trésor, garantis par la France, jusqu'à concurrence de 200,000 piastres par mois ⁽¹⁾. La coopération des forces alliées, dont le chiffre s'élevait à environ six mille hommes, était, pour ainsi dire, nulle. Le général Forey avait cru devoir abolir les enrôlements forcés ou *Levas*, mode de recrutement peu moral sans doute, mais le seul connu et appliqué au Mexique; on n'avait donc aucun moyen de maintenir l'effectif de ces troupes que les désertions affaiblissaient chaque jour. Près de Pachuca, une compagnie était passée à l'ennemi, son capitaine en tête; si on les eût envoyées dans les terres

(1) Le général Forey au ministre de la guerre, 13 juillet.